

# Samuel Cornut

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 19

PDF erstellt am: **17.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.  
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;  
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 11 mai 1918. — Samuel Cornut. — Les prétendants de Rose (Samuel Cornut). — Les déboires d'un grammairien. — Onna municipalité d'attaque (Marc à Louis). — A propos du major Davel (L. Mogeon). — Par devant notaire. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

## † SAMUEL CORNUT

NOTRE compatriote Samuel Cornut est mort la semaine dernière, à Thonon. Perte cruelle pour les lettres romandes. Il vivait depuis longtemps à Paris, attaché à la librairie Hachette ; il y avait écrit ses nouvelles et romans : *La Vallombreuse*, *Mathilde Monastier*, *Histoire d'une âme*, *Regards vers la montagne*, *Miss, Chair et Marbre*, *Le testament de ma jeunesse*, *La chanson de Madeleine*, *le Trompette de Marengo*. Mais il était resté Vaudois par toutes les fibres de son être. Comme Juste Olivier, dont il avait un peu la tournure d'esprit, avec un style plus coloré, il n'a cessé de chanter notre bonne terre. Né à Aigle, fils de vigneron, il en sentait profondément la poésie. Son rêve eût été sans doute d'y finir ses jours. La destinée, qui ne lui ménagea pas les duretés, ne l'a pas permis. Ebranlé dans son idéal de justice, par l'abominable guerre, il s'en va à l'âge de 57 ans. Ceux qui le pleurent garderont le souvenir de cette âme si parfaitement pure, de cet écrivain de talent, demeuré modeste et qui, fidèle au culte des nobles idées, ne chercha jamais le succès en flattant le goût du jour.

Ajoutons que, bien qu'il n'y ait jamais collaboré directement, Samuel Cornut fut de tout temps un fidèle et sincère ami du *Conteur*, qui gardera à sa mémoire un souvenir reconnaissant.

## LES PRÉTENDANTS DE ROSE

Le *Trompette de Marengo*, une des œuvres les mieux venues de Samuel Cornut, renferme une série de tableaux remarquables de vie et de coloris. Dans le suivant, l'auteur décrit une veillée chez la belle Rose Bard, autour de qui s'empresment les jeunes gens admis à lui faire leur cour, sous les yeux de ses parents. L'étendue de ce joli morceau ne nous permet malheureusement de n'en reproduire que des fragments.

AUJOURD'HUI, dans la chavanne de Rose, on allait faire le vin cuit. Depuis quarante-huit heures, la grosse chaudière de cuire, où l'on versait le lait écrémé pour en tirer le fromage, avait été remplie de vin blanc et poussée sur un feu brûlant jour et nuit. Rose, la joue en feu, une longue cuiller de bois à la main, remuait le contenu bouillonnant qui montait, se gonflait, crevait en grosses bulles de vapeur d'un blond ardent, traversées de brusques reflets fauves, comme si, dans la chavanne, venait de tomber une masse de soleil en fusion....

A ce moment, on frappait d'un poing vigoureux. On entendit des voix, des rires, de joyeux « Bonsoir à la Rose ! »... Et toute une jeunesse

de faire irruption : c'était Louis au Marc, ou fils de Marc ; c'était Pierre à Jean-Pierre ; c'était Pied-Fin, dit aussi le Parisien, parce qu'il se vantait d'avoir vu la grande ville. Il était suivi de son ami Lollet, un simple qui l'écoutait comme un oracle. Puis vinrent Bernard Morier, plus noir qu'un Maure ou que le fruit du mûrier ; et Gloux, dit Glouglou, le fils du fontenier, et Roussy, dont un ancêtre fut ce terrible Mâchuré ou sorcier, que tout le pays venait consulter en tremblant, parce qu'il avait fait un pacte avec le diable. Leurs Excellences de Berne, sur le préavis du vénérable Consistoire de Lausanne, l'avaient fait brûler sur le bûcher. Roussy, lui, ne se fût damné que pour Rose.

Enfin, parut l'arrière-garde : Chat-Marin, Caqueby, Pétouffet, Neuf-Nœufs, ainsi affublés de sobriquets où finissait par s'évanouir leur nom véritable ; et Ballalon, tout sautillant, et le gros Tagan, dit Crible-Fumée, rapport à son avarice, et Clampin, dont les dents de sagesse tardaient terriblement à percer, et Babillon, loufoque et follet comme un Jean de la Lune, et Dupertuis, au nez de belette...

Et voilà, dans la chavanne, quelle était la suite et quelle était la cour de Rose Bard, dont plus d'une dame eût envié, sinon les prétendants, du moins la dignité sans pose et tempérée de bonne grâce...

Le vin bouillonne, le vin est à point. Vite ! vite ! pour l'épaissir, des pommes, et encore des pommes, et des poires juteuses ! On les a distribuées par pleines corbeilles entre tous ces jeunes gens qui, tirant de leur poche leur tuchien ou couteau de paysan, les pèlent en un tour de main. Entre leurs gros doigts s'allongent des rubans aux couleurs vives. Les fruits délicieux, transformés en boules de neige, où perle et pleure un suc à vous faire venir l'eau à la bouche, passent des garçons aux filles ; à celles-ci le soin de faire tomber le zest coriace et de métamorphoser les boules en croissant de lune....

La mère Bard parut avec des bouteilles, et la servante avec un broc plein de vin rouge.

Ce furent des cris, des trépignements.

— Eh ! tante Bard ! par ici ! par ici ! On crève de soif !

— Me voilà la tante de toute la commune, à présent, fit la bonne femme avec gaieté.

— J'ai un grain de sel sous la langue, tante Bard !

— Tante Bard, j'ai la ruelle du boire rudement sèche !

— Vous, dit la commère, en mettant les poings sur les hanches, vous êtes meilleurs pour commander et pour boire que pour faire l'ouvrage.

— Oh ! que non, tante Bard, on a presque fini les pommes.

— Oui, vous les avez agaffées, avale-royaumes que vous êtes. Je vous dis, moi, que vous finirez au château de Sainte-Paresse, sur un beau lit de fumier, avec des rideaux en toile d'araignée et des rats pour valets de chambre.

— Oh ! pas plus ! tante Bard, protesta Bernard Morier. La tireuse de cartes m'a dit que

je serais d'abord riche, et que j'aurais pour femme la Rose de mon village.

— Eh ! le bon Dieu nous aide ! Je la plains, la pauvre Rose ! Elle mettra au monde des petits moriauds de nègres-fous...

Mais déjà l'attention était détournée par le bruit qu'on entendait derrière la porte. Quelqu'un devait cogner avec un bâton ferré.

C'était un inconnu. Se dressant sur le seuil, il cria d'une voix forte :

— Bonsoir à la compagnie !

Il avait un profil dur et fin, qu'on eût dit taillé dans du silex. C'était un jeune montagnard des Ormonts.

Mais tous de s'écrier :

— Un Ormonet chez nous !... Nous n'allons pas faire la cour à leurs garces, nous !

Il y avait alors, d'une commune à l'autre, des rivalités terribles, et parfois, rapport à des filles, des rencontres à main armée.

Le père Bard s'était levé :

— Les enfants, je suis le maître, ici ! Il ne sera pas dit que j'aie laissé chasser un étranger de dessous mon toit.

Puis, s'adressant au voyageur :

— Mon ami, vous devez être fatigué. Vous passerez la nuit chez moi. Ma femme et ma fille vont vous préparer à souper. Tenez, voici du vin qui n'est pas tout à fait du jus de raves.

L'étranger remercia. Il revenait de la foire de Bex et comptait monter chez lui de nuit. Mais il avait voulu saluer en passant l'ami de son père. Quand il eut dit son nom, Pierre-Abram Aviolat, fils de Jean-David, le père Bard leva les bras :

— Ah ! petit Pierre-Abram, petit Pierre-Abram, je ne t'aurais pas tant seulement reconnu ! Quand j'ai été reçu chez ton père, tu n'étais pas plus haut que ça. Comme ça pousse, bon Dieu, ces graines-là !...

L'étranger regardait Rose... Se penchant vers elle, il se mit à lui parler à demi-voix... Tandis que les prétendants faisaient leur cour en Vaudois cauteleux, le montagnard poussait sa pointe avec l'ardeur de ces Romains dont il avait le génie et le fier profil.

Alors, Pied-Fin, ouvrant une bouche énorme :

— Dites donc, l'Ormonet, est-ce vrai que tous les Ormonets demeurent dans des cavernes, parce qu'ils sont trop sauvages pour se bâtir des chalets.

Sans perdre contenance, le montagnard tourna vers le « Parisien » son regard lucide et froid :

— Oui, dit-il, aux Ormonts, il y a quelqu'un qui demeure dans une caverne presque aussi immense que votre bouche. C'est un pauvre fou, qui vient d'où viennent tous les fous, c'est-à-dire de Fontanay.

Alors, le maître de la maison, pour mettre fin à ce périlleux tournoi dont une dame nouveau style était l'enjeu :

— Gageons, petit Pierre-Abram, que tu sais de jolies histoires, comme tous les montagnards.

— Oh ! ricana Pied-Fin, il ne doit savoir que sa Bible et son catéchisme.